
POÉSIES

DE

PIERRE GRANIER, Ouvrier terrassier,

Né à Vaillac, (Lot).

BADENGUET ET GUILLAUMÉ DÉ PRUSSO.

Quand bésen Badinguet al cat dé sa carriéro,
 Citoyens, nous caldrîo régarda en arrièro,
 Afin qué lou passat nous serbé dé lixoun.
 Qu'aptenguen à counceyssé aquel famus poultroun.
 Aro el es en Prusso as pès del rey Guillaume.
 Aro el a heudut nostré poulit royaume.
 El es à sous génouls, sas bottos i décroto,
 Bismark d'è per darré i fout un cot dé botto,
 Guillaumés amé las mas i fa un pan dé nas:
 Paouré tros dé badaou you t'èi pla couyounat.
 Eu benguen sus mous bords as fait famus noufratgé,
 Et per té répara aouras belcot d'oubratgé.
 Tus pendent tout toun règn' as boulgut fa toun cat.
 Arriben pret dé you, tu as bien trabucat..
 Ambe bin mill hommes cresios préné Berlen.
 Abios pas bien pésat la ruso des Prussiens.
 Digo nous la bertat : as bien boulgut trahi.
 Ero ta boulountat de bendré toun pays.
 Aïci siosquo dit, jabios réglat d'abauso
 On toun ségound Judas de nous bendré la Franço
 As boulgut coumença per nous randré Sedan,
 Et toun filou de Metz, dibio né fa aoutant.
 Tu nous as be bendut d'immensés bataillous,
 Des milliès dé fusils ambé sies cents canous.
 Toun ounc' ambé acos farió trembla la terro,
 Et laxé néro pas, sabio bien fa la guerro.
 Sé coum'un brabé eros mort al coumbat,
 La courouno passabo à toun fil dé toun cat.



On tal'armad' on pot ensaja no sourtd o
L'un et l'aoutre auriou fat uno bouno partido ,
Tan lis que de Bonaparto ne holer plus en Franço.
Tu l'as trop ruinado et l'as rendudo dins sa decadanço.
Mais que diran de tus dins la poustéritat ?
Tes rendut à Sedan coum'un laxé crébat.
Aouras un poult tipé al temple de mémoiro.
Les historiens escrirou toun histoïro.
Jamai Caligula , Tibéro ni Néroun
N'an fait tan coumo tu et tous mestrés fripouns.
Tu dins tout l'unibers sercabos de chicanos ;
Ambé nostros susours poguen tas courtisanos ,
Et per te fa aimas des grans et des mouchards ,
As manzat al pays mai de trexe millars.
As fat coumo pot fa un mal négocciant
Qué gardo tout l'argent per fa soun fil feignant.
Toun ounclé coumensait sa carrièro à Touloun ,
Lo y aniras fini ambé d'autres fripouns
Parlabés de Troppmann , dé sa coundannatiou ,
Mais as assassinat tu touto la natiou !
Lous tems d'antiquitat , mouderno , mouyen âxe ,
N'ou fat xamai mentiou d'un ta saligot laxé.
Bazaino disiohé qué dé pa nabio pas ,
Et disio qué sourtio , quand nou so fasio pas.
La Franço entièro abio sus el sa counfienço ,
Las quat'oupinious abion lour espèrenço.
L'aourion noummat regen ou beleou dictatur ,
Mais nous aourio troumpats coum'un escamutur.
Enquèro sé lou popl'abio saxut s'entendré ,
Alabés countro you poudios bien té défendré.
La républico plai a toutes las natiou ,
Et ménaro pertout bien dé réboulutiou.
S'aben aquel malhur , les rey soun tous foututs.
Entré nautres sio dit sen dé foututs gus :
San fa cat d'exèptiou soun toutis dé tyrans ,
Et sansugos suçon lou poplé jusqu'ol san.
Moun piouré Badinguet té cal prené patieuso.
Baï té coucha , nous cal fini nostr'oudienso.

(Propriété de l'auteur).

POÉSIES

DE

PIERRE GRANIER

Ouvrier terrassier, Né à Vaillac (Lot).

BADINGUET ET GUILLAUME DE PRUSSE.

Quant Seigneur Badinguet a fini sa carrière,
Citoyens, nous devons regarder en arrière
Afin que le passé nous servant de leçon,
Nous apprenne à connaître un infâme poltron.
Le voilà donc en Prusse auprès du roi Guillaume,
Après avoir vendu notre joli royaume.
Il est à ses genoux, ses bottes lui décrotte
Et Bismark, par derrière, lui fout à coup de botte.
Guillaume des deux mains lui fait un pied de nez,
Pauvre badaud, dit-il, je t'ai bien couyonné.
Arrivant sur mes bords, tu as fait grand naufrage
Et pour te relever, tu auras de l'ouvrage ;
Pendant un trop long règne tu fis ta volonté,
Arrivant près de moi, tu as dû t'arrêter.
Glorieux de ton nom, du titre d'Empereur,
Moi qui n'étais que roi, je suis ton supérieur.
Dis-nous la vérité, tu as voulu trahir ?
De vendre ton pays, pour toi fut un plaisir.
Qu'entre nous il soit dit, le calcul fait d'avance,
Avec l'autre Judas, de livrer votre France.

Tu devais commencer par nous vendre Sédan,
A Metz, l'autre filou devait en faire autant.
Après avoir rendu de nombreux bataillons,
Soldats quatre-vingt mille, il livra ses canons.
Avec cela ton oncle aurait fait trembler la terre,
Car toujours le premier il marchait à la guerre ;
Il eut utilisé ces vaillantes légions,
En leur faisant franchir enceintes et bastions.
Bazaine, ce fripon, en parlant de famine.
A ses chevaux donnait, le pain et la farine
Attirant les regards, il parlait de sortie,
Je puis certifier qu'il en avait menti.
Et la France sur lui, mettait sa confiance,
De toutes opinions il faisait l'espérance ;
On l'eut nommé régent, peut-être dictateur,
Il les aurait trompés comme un escamoteur
Badinguet, croyez-moi, chercha toujours chicane
Et de notre sueur paya sa courtisane
Pour se faire bien voir des grands et des mouchards
Il vola au pays au moins tre'ze milliards.



Toulouse, imprimerie Pinel, place Lafayette, 5.



526-7